Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 61 (1923)
Heft: 49

Artikel: Il y a crânes et crânes
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-218373

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 29.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

— A compo... à composer un article pour le *Conteur* ... *André Marcel.*

N. B. — Mais, me direz-vous, pourquoi, dans votre avertissement, avez-vous demandé aux jeunes filles de ne pas lire ce conte. Il n'a rien de choquant.

— Pour être, une fois, au moins, sûr qu'elles me lisent, chère Mademoiselle. *A. M.*

Il y a crânes et crânes. — Un collectionneur fait voir à un ami un certains nombre de crânes qu'il a recueilli et payé 2 francs pièce à un fossoyeur qui faisait des fouilles.

— Et il m'a promis de m'apporter tous ceux qu'il trouverait...

L'ami répond :

— Ah ! bien mon vieux, il t'a joué un tour, car il a vendu 30 francs pièce tous ceux qui avaient des dents aurifiées.

— Pas possible ! Ah ! le gredin, je vais lui flanquer un galop carabiné...

— Mais ne te fâche donc pas, c'est une blague ; il y a trois ou quatre siècles on ne connaissait pas l'aurification des dents.

— Tiens, c'est vrai ; je n'y avais pas réfléchi.

LE PÈRE SAMSON

X

Il n'en fallut pas davantage pour nouer entre le rémouleur et la paysanne des relations qui devinrent de plus en plus sérieuses, si bien qu'au bout d'une année ils s'étaient juré de n'appartenir jamais que Jean à Pauline et Pauline à Jean. Quoique Thérèse fût la seule confidente de cet amour, Louis, dont la jalousie éguisait le regard, avait fini par se douter du vrai motif de la longue résistance de Pauline. Blessé dans sa vanité et dans ses affections, il résolut de brusquer le dénouement. La crise qui menaçait le père de Pauline servit à merveille son projet.

Aussi la jeune fille avait-elle parfaitement compris les allusions de son père dans la scène pénible que nous avons rapportée plus haut. Elle avait deviné que Louis s'était rencontré avec lui, qu'il lui avait promis de l'argent ou au moins son cautionnement, à condition qu'il forcerait sa fille à l'épouser.

— Allons, ma bonne sœur, calme-toi ! dit-elle à Thérèse, après lui avoir fait comprendre ce dont il s'agissait, calme-toi et tâche de dormir.

— Non, non, disait celle-ci en se tordant les mains, ça ne peut pas être. Je parlerai au père, je parlerai à Louis... mon Dieu ! mon Dieu !

Pauvre Thérèse ! murmura-t-elle. Comme elle va soupirer ! Cependant il n'y a pas d'autre moyen. Du courage ! ma sœur, ajouta-t-elle en l'embrassant. A quoi sert de pleurer ? Laisse-moi faire et tout ira pour le mieux, je te le promets ? Quoiqu'il arrive, je serai ta bonne sœur, va ! Aie confiance en moi.

Thérèse était une de ces natures douces et flexibles, dont les affections faciles à réveiller ne dépassent jamais une certaine limite. Elle était surtout passive. Chez elle la douleur devait faire bientôt place à la résignation.

Sa sœur n'eut presque pas de peine à la mettre au lit, où le sommeil ne tarda pas à mettre fin à ses sanglots. Pauline éteignit alors la lumière et alla s'asseoir au chevet de sa couche.

Elle demeura là bien longtemps, une main sur son cœur, l'autre soutenant sa tête. Elle n'avait pas craint d'aborder la question par sa face la plus dure, la plus brutale. Il y avait la force d'un homme dans cette tête de jeune fille ! Un seul moyen restait de sauver la famille, c'était de se sacrifier, elle, c'était de sacrifier Thérèse, car celle-ci aimait Louis de toute la force de son âme.

Elevée dans les conditions patriarcales qui gouvernent le pays, elle n'hésita pas un instant, sûre que Thérèse elle-même l'approuverait. Le sacrifice fut résolu ; elle épouserait Louis.

Cette décision prise, elle s'abandonna librement à sa douleur. Comme la fille de Jephté, avant d'immoler la vie de son cœur, elle voulut pleurer toutes ses larmes, afin qu'elle pût marcher à l'autel le visage calme, les yeux secs. Elle passa une dernière revue des rares instants de bonheur que le sort lui avait départis. Le bonheur ! Le connaissait-elle ? Elle l'avait rêvé sans doute dans cet avenir qui hier encore lui apparaissait brillant comme un lever de soleil, et qui demain allait s'abattre sur elle comme une nuit de tempête.

Le lendemain, il faisait à peine jour que sa mère entra dans sa chambre. Elle était calme, mais ses yeux rougis indiquaient qu'elle aussi avait pleuré. Les larmes sont de tous les âges. Elle venait sans doute exhorter et consoler sa fille. Après Dieu, l'être le plus puissant, c'est une mère.

Pauline dormait. Les boucles de ses longs cheveux bruns erraient sur sa pâle figure, ses mains étaient croisées sur son sein, on eût dit qu'elle priait, si un demi-sourire n'eût flotté sur ses lèvres entr'ouvertes. De qui rêvait-elle, la pauvre enfant !

Sa mère demeura un instant à la contempler. Ses larmes coulaient silencieuses le long de ses joues ; peut-être craignait-elle de rappeler sa fille de son beau rêve à la triste réalité.

Bientôt Pauline s'agita sur son lit, ses bras se séparèrent, elle ouvrit les yeux. La vue de sa mère lui rappela tout à coup ce qui s'était passé.

— Ah ! oui ! s'écria-t-elle avec un mouvement d'effroi. Ma mère, je comprends, oui, oui, dites au père que je suis prête.

— Pauline ! ma Pauline ! dit la mère en se jetant dans ses bras.

Deux heures plus tard, les deux sœurs étaient assises à leurs places accoutumées dans la chambre du ménage. Elles étaient seules. Le poêle de grès répandait ses tièdes émanations, le lit avait draperies roses, le serin sautillait dans sa cage, l'horloge sonna neuf heures.

Aussitôt une voix vibrante se fit entendre dans la rue.

— A rémouler ! à rrrémouler ! Les couteaux couperont comme des rasoirs et les rasoirs comme des couteaux, à rrrémouler !

Pauline poussa un cri, elle était pâle comme un linge.

Si fort que cela répugne à la raison, il est néanmoins difficile de ne pas admettre qu'il n'y ait des jours où, pour des causes qui nous échappent, une heureuse chance semble présider à nos moindres actions, et d'autres où le hasard, sinon quelque lutin familier s'obstine à nous poursuivre de taquineries d'autant plus piquantes qu'elles sont plus inexplicables.

Explique qui voudra ce grave phénomène ; toujours est-il que ce jour-là le père Samson se réveilla avec de telles dispositions qu'il remplaça son « Notre-Père » par une série de jurons qui eussent infailliblement évoqué le plus noir des diables à l'époque où Satan faisait encore des siennes.

Et pourtant rien, absolument rien ne motivait cette irritation extraordinaire. A la vérité, il avait copieusement soupé la veille ; mais le père Samson avait un estomac de cheval ; il eût digéré les tripes les plus coriaces, et d'ailleurs il avait parfaitement dormi. Avec la meilleure volonté du monde, il lui eut été impossible de découvrir en lui la moindre trace de douleur physique ou morale ; il y avait là quelque chose de surnaturel. Voyez plutôt comme il s'allongeait dans son lit et étendait ses bras pour mieux bâiller, il donna de la tête contre la paroi et se meurtrit les doigts sur le dossier d'une chaise. En descendant sur le plancher, il se foula un orteil. En boutonnant le col de sa chemise, le bouton se détacha, et pour comble de guignon, au lieu de lui rester dans les mains, il alla se blottir sous le lit, au plus fin fond de l'alcôve. Il fallut recourir à une épingle, et il va sans dire que le vieillard se piqua le doigt. Certes c'était là plus qu'il n'en fallait pour détraquer le plus patient des hommes !

Aussi avec quelle énergie il rudoya la porte en sortant ! La maison en trembla jusque dans ses fondements, et Marianne faillit laisser échapper le lait bouillant qu'elle versait dans le pot.

— Voilà encore que le déjeûner n'est pas prêt ! grommela le père Samson, en passant par la cuisine. Tout le monde se fait vieux par ici, hein ?

— Mais pardon ! fit Marianne interloquée. Le café est servi, et voici le lait.

— Pourquoi donc y a-t-il trois tasses sur la table ? Vous voyez bien que vous ne savez pas ce que vous faites ?

— Si fait, c'est la tasse de Jean ?

— La tasse de Jean ! Pourquoi la tasse de Jean ?

— Oui... Jean est de retour.

— Ah ça ! vous rabâchez ? Vous dites que Jean...

— Est revenu cette nuit.

Le père Samson se leva, passa dans la boutique, et vit en effet la meule de campagne appuyée dans un coin, mais dans quel état, bon Dieu !

Elle se tenait là, honteuse et gémissante sur ses ais disloqués ; la roue jadis si gaie, si alerte, gisait sur le plancher, brisée en quatre morceaux.

Pauvre père Samson ! C'était là la compagne de sa laborieuse jeunesse, l'instrument chéri de sa fortune, et la voilà maintenant assassinée !

— Ah ! Jean, tu me la payeras ! s'écria-t-il en saisissant un bâton. Il s'est grisé, le scélérat !

Il monta assez lestement à la mansarde que son fils occupait, et il aperçut le pauvre diable tout habillé sur son lit, le visage caché dans l'oreiller. Un tressaillement convulsif trahissait l'effroi que lui causait la visite de son père.

— Hé ! monsieur ! vous en faites de belles ! cria le vieillard.

Un gémissement accueillit cette apostrophe.

— Lève-toi et réponds à ton père, malheureux !

Même réponse.

Hors de lui, le vieillard le saisit d'un bras vigoureux par le collet de sa veste, et l'attira sur le plancher. Le jeune homme se trouvait littéralement à genoux devant lui.

Jean était pâle, hagard, hébété. Un sanglot convulsif soulevait sa poitrine, mais il avait les yeux secs.

L'aspect de cette figure désolée épouvanta le père Samson.

— Mais au nom du ciel ! que s'est-il donc passé ? Réponds donc ?

(A suivre.) **P. Sciobéret.**

En chasse. — (Trouvé dans un vieil almanach.) — Deux chasseurs se rencontrent. L'un a été attaqué au coin d'un bois.

— Qu'as-tu donc ? demanda l'autre. Tu es tout tremblant !

— J'ai été attaqué par des voleurs.

— Bah ! Combien étaient-ils ?

— Sept. — Tu dis ?

— Je dis : sept.

— Dix-sept ?

— Non..., sans dix..., sept !

— Cent dix-sept ?

— Mais non ; sept..., sans dix !

— Sept cent dix ? Ça se corse !

— Tu ne me comprends pas ; je dis : sept... sans dix-sept.

— Ah ! sept cent dix-sept ?

— Mais, écoute donc : je te dis : sept, sans dix-sept.

— J'y suis ! Dix-sept cent dix-sept ! Oui, je comprends que tu aies eu peur !

Il y a vin et vin. — Deux copains causent ensemble des vins, et l'un d'eux dit :

— Moi, on n'a jamais pu me tromper à leur sujet.

A quelques jours de là, un autre ami qui s'était concerté avec le premier, vient lui rendre visite ; naturellement il lui offre une bouteille et c'est du Bordeaux.

— A ta bonne santé !

L'ami, après avoir goûté dit :

— Ça, du Bordeaux, on te l'a faite à l'oseille, c'est du pur Mâcon...

— Penses-tu....

— Oh ! je m'y connais en vin.

Quand l'ami est parti, notre homme va acheter des étiquettes de Mâcon et les place sur celles de Bordeaux. Puis le premier ami revient et lui offre cette fois une bouteille de Mâcon.

— C'est du Bordeaux, je le reconnais bien, j'en ai acheté une feuillette du même.

— Tu reconnais que pour une fois on t'a trompé; vois-tu mon ami, il ne faut jamais se vanter, on est une fois pris en défaut et c'est toujours désagréable.

Royal Biograph. — Pour son programme de cette semaine, la Direction du Royal Biograph s'est assuré un documentaire des plus sensationnels : « La croisière blanche », grand film de chasses et de pêches dans l'Alaska, et qui n'est autre que les aventures du capitaine Kleinschmidt dans l'Extrême Nord. Tout le monde verra ce film qui mène au pays des merveilles boréales. Jamais on a vu à l'écran ces paysages qui semblent irréels, ni ces animaux rares, car toutes ces visions étranges viennent d'être filmées pour la première fois. — Au programme, encore : « Diavolo Sauveteur ! », 3 actes des plus divertissants, avec Richard Talmadge.

Dimanche 9 décembre, vu l'importance du programme, matinée ininterrompue dès 2 h. 30. Tous les jours matinée à 3 h. et soirée à 8 h. 30.

N'oubliez pas que la Teinturerie Lyonnaise

Lausanne (Chamblande) vous nettoie et teint aux meilleures conditions tous les vêtements défraîchis.

Pour la rédaction : J. Monnet
J. Bron, édit.
Lausanne. — Imprimerie Pache-Varidel & Bron